

Prix collégial du cinéma québécois Cinéphiles en puissance

Nicolas Gendron

Dossier Éducation cinématographique

Volume 35, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2017). Prix collégial du cinéma québécois : cinéphiles en puissance. *Ciné-Bulles*, 35 (3), 19–21.



ÉDUCATION
CINÉMATO-
GRAPHIQUE

Prix collégial du cinéma québécois Cinéphiles en puissance

Photo: Eric Perron

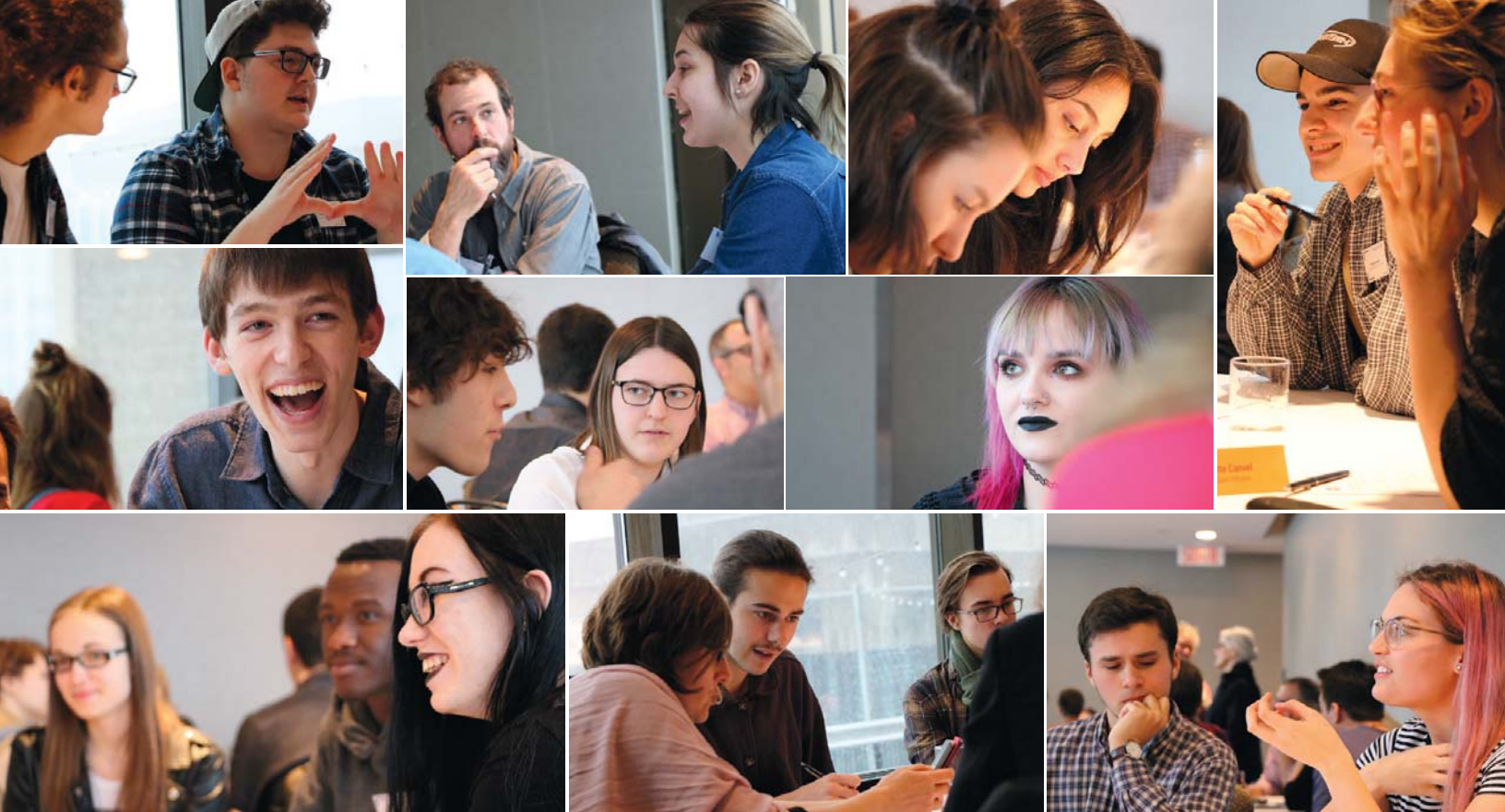
NICOLAS GENDRON

De janvier à mars, chaque année depuis 2012, des centaines de cégépiens ont le mandat réjouissant de décerner le Prix collégial du cinéma québécois (PCCQ). Une récompense désormais fort convoitée, certes assortie d'une bourse de 3 000 \$, mais plus encore parce qu'elle provient d'une relève cinéphilique non négligeable et qu'elle « incarne la suite des choses : la preuve que le cinéma n'est toujours pas mort », selon Stéphane Lafleur, son tout premier lauréat. D'abord salué pour **En terrains connus**, le cinéaste gagnait à nouveau en 2015 avec **Tu dors Nicole**, devant **Mommy** de Xavier Dolan. Preuve que la jeunesse québécoise est apte à goûter les charmes de l'univers décalé d'un Lafleur, tout en ne cédant pas au raz-de-marée médiatique d'un (excellent) film primé à Cannes. En 2013, **Laurence Anyways** l'emportait sur l'oscarisable **Rebelle**, tandis que les électrons libres Denis Côté et François Delisle montaient sur le podium avec **Vic + Flo ont vu un ours** (2014) et **Chorus** (2016).

Les collégiens sont souvent là où l'on ne les attend pas, avec cette soif de traduire leurs idéaux — de cinéma comme de société —, jusqu'aux lauriers décernés au **Manoir** de Martin Fournier et Pier-Luc Latulippe, une première pour un documentaire; seuls **Over my Dead Body** et **Le Profil Amina** avaient eu l'honneur jusqu'à cette année de concourir parmi des titres de fiction. « Ça a été une très grande surprise, d'avouer Latulippe. On avait porté le film à bout de bras, sans distributeur, pour qu'il soit vu au final par une centaine de personnes, à la Cinémathèque. Ce prix lui donne une

seconde vie. » La jeunesse semble aussi avoir été très touchée, voire choquée, par la réalité des personnages de **Manoir**, d'anciens résidents d'un hôpital psychiatrique. « Le plus beau, c'était de découvrir leur manière de débattre, avec une sensibilité hyper vivante, sans aucun filtre. Un étudiant de Gaspé me racontait qu'il avait du mal à trouver autre chose que des **X-Men** à l'affiche dans sa région. L'événement permet donc un éveil à un cinéma méconnu », selon Latulippe. Circulation accrue du cinéma québécois sur tout le territoire, développement du sens critique chez les collégiens, relève cinéophile enthousiaste: les retombées du PCCQ sont multiples, et pour le milieu du cinéma et pour les étudiants.

Inspiré par le Prix littéraire des collégiens, lui-même cousin du Goncourt des lycéens français, le PCCQ est né en 2012 à l'initiative de professeurs passionnés. Stéphanie Martin du Cégep Saint-Laurent, membre du comité de coordination, se souvient qu'ils étaient plusieurs à s'étonner que leurs étudiants ne connaissent ni Robert Morin ni Philippe Falardeau. Pour bâtir la crédibilité du PCCQ, le comité s'est entouré de gens d'expérience tels que Mario Fortin, du Cinéma Beaubien, et Ségolène Roederer, de Québec Cinéma, en plus de confier la tâche de sélectionner les finalistes à des journalistes et à des artisans du milieu cinématographique, parmi lesquels, en 2017, Manon Dumais du journal *Le Devoir* et Robin Plamondon du Cinéma Le Clap. Ceux-ci retiennent cinq productions de l'année précédente, il va sans dire parmi les plus abouties, mais aussi en attachant une attention particulière à la



Les délibérations nationales du Prix collégial du cinéma québécois 2017 le 24 mars dernier — Photos: Éric Perron

diversité des genres et des voix propices à la discussion chez les jeunes... d'aujourd'hui. D'une quinzaine en 2012, ils sont désormais 55 établissements scolaires à s'inscrire — presque la totalité des institutions collégiales au Québec! —, ce qui permet de rejoindre plus de 1200 étudiants. Dès janvier, les projections et les débats s'organisent localement (dans le cadre d'un cours ou en activité parascolaire); et un premier vote a lieu afin de sélectionner les trois titres préférés de chaque établissement. Les collégiens y choisissent aussi l'un des leurs en vue des délibérations nationales, qui ont cours à la fin mars, dans un hôtel de Québec ou de Montréal. Entre temps, quelque part en février, un 5 à 7 des Rendez-vous du cinéma québécois est consacré au PCCQ, afin que les étudiants puissent échanger, en personne ou en webdiffusion, avec les cinéastes en lice.

Le 24 mars 2017, *Ciné-Bulles* assistait aux délibérations nationales, côtoyant discrètement une cinquantaine de professeurs-accompagnateurs et autant de collégiens. Ils ont entre 17 et 30 ans (l'âge le plus vénérable atteint depuis 2012!), sont de Sherbrooke, Limoilou ou Baie-Comeau et s'appellent Justine, Jeremiah, Safia ou Gasparini, Jabak et Lemonde. Des groupes de cinq étudiants sont formés pour une première ronde d'échanges, menés par un adulte modérateur: ils sont invités à témoigner des coups de cœur de leur *alma mater*, mais aussi de leurs préférences personnelles, en regard des forces et des faiblesses de chaque production. Plusieurs facteurs, plus ou moins conscients, teintent les discussions. Était-ce leur premier contact avec le cinéma québécois? Ont-ils vu les films sur une base volontaire? Sont-ils de nature

timide ou extravertie quand vient le temps de prendre la parole? Ils se demandent si un documentaire (**Manoir** ou autre) se compare vraiment à une fiction? L'unicité du spectateur, parce qu'à un âge où elle s'affine à vitesse grand V, se déploie ici avec force nuances. Le délégué d'un cégep montréalais absorbera-t-il **Les Mauvaises Herbes** et ses relents de marijuana de la même façon qu'un étudiant en région; ou **Avant les rues** s'il habite ou non près d'une réserve autochtone? L'anglophone se moquera-t-il des francophones qui remettent en question l'appellation contrôlée de « film québécois » pour une histoire où se chamaillent Vincent Cassel et Gaspard Ulliel? Avoir 18 ou 25 ans entraîne-t-il un rire différent devant un **Prank** à l'humour *adolescent*?

On remarque bien vite que la discussion est contrastée et que les qualités des uns sont les défauts des autres. D'un côté, on salue « la complexité des personnages » d'**Avant les rues** et le scénario de Chloé Leriche qui « sait éviter les clichés »; de l'autre, on prétend que le drame « renforce les préjugés ». Avec **Juste la fin du monde**, Dolan trouve de nouveaux fans chez certains étudiants anglophones (« Who's Xavier Dolan? »), tandis que certains habitués se révèlent plus blasés (« Tous ses films se ressemblent. »). Sans doute le plus *cool* de tous les finalistes, on reproche au **Prank** de Vincent Biron l'étiquette unique que l'on peut accoler à ses personnages, « à l'instar de la *teen culture* américaine », mais on loue la force de la figure féminine... unique en son genre! Si l'on jure que **Les Mauvaises Herbes** de Louis Bélanger profite du meilleur scénario du lot, bâti en cinq actes « comme une pièce de théâtre classique », on lui reproche aussitôt son trop grand... classicisme.

Parce que sans fard, le **Manoir** du duo Fournier-Latulippe sera tantôt déprimant (« J'ai pas envie de voir ça. »), tantôt « lumineux et gage d'espoir ». Une telle vivacité émeut Beatriz Mediavilla, une des initiatrices du PCCQ, enseignante au département de cinéma du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue: « L'implication des jeunes me donne parfois envie de pleurer de joie. Ça insuffle de l'oxygène en tant que pédagogue. On a beau dire que plusieurs enfants de la réforme sont analphabètes fonctionnels, mais ils sont nombreux à être capables d'une pensée articulée: leurs yeux étincellent! »

Après avoir fait l'exercice de présenter chaque film en quelques mots comme s'il remportait le PCCQ, les participants apprennent au souper de quels titres sera formé le tiercé des délibérations finales. La cinéaste Micheline Lantôt, marraine du prix — qu'elle compare aux excellents cinéclubs que tenaient les religieux d'autrefois — s'avance au micro pour dévoiler les résultats des jurys locaux; rappelons que les tiercés de chaque collège se cumulent pour n'en former qu'un seul, à l'échelle de la province. Roulement de tambour, soupirs ou cris de joie, au terme d'une course très serrée, nous dit-on: **Juste la fin du monde**, **Manoir** et **Les Mauvaises Herbes** prennent les devants, relayant **Avant les rues** et **Prank** dans l'ombre. Ne reste plus qu'un dessert pour fourbir ses arguments les plus tranchants. Le vote final aura lieu à huis clos — exceptionnellement, *Ciné-Bulles* s'y fait petit oiseau. Prof de cinéma au Cégep Montmorency, Richard Turmel a l'habitude d'en mener la barque. Il prodigue ses derniers conseils aux étudiants, en toute neutralité, leur rappelant de laisser parler leur cœur ou de retourner leur veste au besoin. Pourquoi ne pas être fins stratèges et garder bien en vue « le film le plus dangereux pour votre favori »... Le tout sera chronométré, chacun ayant droit à deux interventions d'une minute, dans l'ordre ou le désordre; Stéphanie Martin, professeur de littérature, s'occupe d'annoter les droits de parole. Un vote pourra être demandé après le premier tour complété, si les deux tiers des participants se sentent prêts à se prononcer.

Et c'est parti: on s'exprime pour, on s'exprime contre, mais les langues se délient. Les pointes s'affûtent et les arguments fusent, pêle-mêle — et au lecteur de s'y retrouver: « géniale métaphore de l'oiseau; c'était voyeur — mais pas du tout!; qui a dit que l'art ne peut pas être comique; c'est pas un concours de hipsters, le PCCQ; ses dialogues étaient superbes — mais leurs silences étaient plus forts; moi, je regrette **Avant les rues**... » Des petites perles qui s'emmêlent comme autant de déclarations d'amour. Une tendance se dessine, un cheval prend la tête: « C'est bouleversant et nécessaire; pourquoi cacher les marginaux; dans notre société individualiste brille ce message d'empathie; c'est une forme d'engagement; un exploit que celui de condenser huit ans de travail en 70 minutes; une structure narrative unique; le cinéma sert aussi à

dénoncer; c'est à se demander qui sont les plus fous entre eux et nous. » Peu avant 22 h 30, avant que les dépanneurs n'atteignent l'heure houblonnée et fatidique de 23 h, blague-t-on en coulisse, on passe au vote secret; et s'il n'y a pas de majorité claire (le fameux 50 % plus un), on retourne discuter, mais



Martin Fournier et Pier-Luc Latulippe, réalisateurs de **Manoir** — Photo: Béatrice Flynn

pas de valse-hésitation, cette année. Applaudissements nourris: Richard Turmel apprend aux étudiants qu'ils ont couronné **Manoir**, film phare sur les noires dérives de la désinstitutionnalisation, qui n'aura pas volé ses lauriers. « C'est génial que nous, la jeunesse, soyons touchés par ce film-là », de déclarer une déléguée enthousiaste. Les enseignants, qui attendent impatiemment l'issue du résultat, ont droit à une chorale délirante dès que la porte s'ouvre, sous la direction de Richard Turmel: « Et les étudiants ont choisi... **MANOIR!** » Le lendemain matin, six d'entre eux annonceront le vainqueur du PCCQ aux médias, en sa présence, si possible, au terme d'un café cinéma présenté en collaboration avec l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec (ARRQ). Deux de ses membres y seront d'ailleurs pour discuter septième art — quoi d'autre? —, soit Anne Émond et Sébastien Pilote, compétiteurs en 2012 avec **Nuit # 1** et **Le Vendeur**.

Si le PCCQ peut compter sur des partenaires tels que les distributeurs, la Société Radio-Canada, l'ARRQ ou Téléfilm Canada, il demeure encore en marge des programmes de financement traditionnels, victime de son audacieuse hybridité: trop éducatif pour les instances culturelles du gouvernement, trop culturel pour le ministère de l'Enseignement supérieur. Dommage. Les collégiens ne seraient-ils pas les meilleurs ambassadeurs de sa pertinence dans l'écosystème de notre cinéma, sans même faire retentir une seule casserole? Permettez-nous d'y croire. Après tout, comme l'évoquait judicieusement une participante: « Je m'attends à ce qu'un film me change. » Rien de moins. ☐